

L'ÉCHO DE L'INDUSTRIE,

JOURNAL DES INTÉRÊTS DES TRAVAILLEURS ET DE LA FABRIQUE LYONNAISE.

Association. — Emancipation du peuple par l'Organisation du travail.

Ce Journal paraît toutes les semaines.
 Prix de l'abonnement, payable d'avance : — POUR UN AN, 10 F. —
 SIX MOIS, 5 F. — TROIS MOIS, 2 F. 50 C.
 Hors du département, 12 fr. par an.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et pour les échanges, au rédacteur en chef, M. Eug. FABRIER, rue du Commerce, 26, à LYON.
 BUREAUX : A LA CROIX-ROUSSE, rue Duviard, 3, au 1^{er} chez M. Jean-B. FAVIER. — Les lettres et paquets doivent être affranchis.

On rendra compte de tous les ouvrages dont deux exemplaires seront remis au bureau.
 ANNONCES : 15 centimes la ligne. — Tous les documents ayant un but d'utilité générale seront insérés gratis.

La CROIX-ROUSSE, 1^{er} Août 1846.

L'ORGANISATION DU TRAVAIL.

CLASSIFICATION DES TRAVAUX HUMAINS.

Pour bien faire comprendre le but que nous nous proposons et la simplicité de ses moyens de réalisation, ne craignons pas d'insister sur les principes.

Nous avons dit déjà que le travail, dans son acception la plus générale, n'était autre chose que la mise en action de l'activité humaine. Mais cette activité humaine peut s'appliquer à des modes particuliers. Ainsi, le travail se distinguera en *essentiel*, c'est-à-dire donnant des produits positifs ; — en *négligé*, ou strictement improductif. Dans cette catégorie, se placeront les professions d'huissiers, d'avoués, magistrats, etc., professions si peu essentielles au corps social, que l'on comprend, au contraire, qu'un ordre de choses serait d'autant meilleur, que l'on pourrait mieux s'en passer. — Enfin, une troisième classe comprendra ceux qui diminuent directement la masse de la production, comme les travaux de la guerre, etc. (1). Certes, une singulière chose qui démontre combien la société actuelle est au rebours du bon sens, c'est que les travaux qui de nos jours sont le plus honorés, se trouvent précisément renfermés dans les catégories improductives, et même nuisibles. — Puissants ! l'ouvrier qui hazarde sa vie dans des professions insalubres, pour satisfaire vos besoins ou votre luxe, meurt ignoré et misérable ; — le soldat expire entouré de gloire, d'honneurs, ou s'il est blessé les *Invalides* l'attendent ; êtes-vous justes, êtes-vous conséquents ?

Au milieu des travaux de la première classe, il faut encore distinguer ceux qui ont pour but la production des objets de première nécessité ou des choses indispensables, 2^o ceux qui servent à la production des choses de luxe, c'est-à-dire des choses employées par certaines classes, mais dont l'élevation du prix enlève l'usage au plus grand nombre. Parmi les premiers, l'agriculture se fait remarquer comme l'industrie la plus complète et la plus utile. Cependant la consommation des objets de luxe s'adressant spécialement à la classe aisée, l'échange y trouvant des chances plus nombreuses de bénéfices, les capitaux et le travail s'y portent avec fureur, désertent les autres industries, affluent dans les grands centres manufacturiers, et il y a par conséquent appauvris-

(1) P. Forest, *Organisation du travail*, p. 23 et 24.

sement des autres productions, augmentation forcée des objets de première consommation (1).

Pour organiser le travail, le premier devoir qui est imposé au réformateur, est de rappeler l'équilibre entre les industries différentes ; — d'empêcher, par exemple, que les bras ne se portent avec une trop grande abondance dans certaines productions au détriment de certaines autres. — La concurrence la plus fâcheuse entre travailleurs naissant de cet ordre de choses, et l'abaissement du salaire suivant une marche analogue avec l'enchérissement des denrées premières.

L'agriculture est généralement méprisée. C'est à peine si depuis quelques années on s'occupe sérieusement de remédier à cet abandon de nos campagnes. Les connaissances qu'exige cette science ne se rencontrent presque jamais à la campagne ; livré à la routine, tout progrès devient impossible, et cependant, comme l'a dit un de nos plus célèbres orateurs : (2)

« Ce n'est pas seulement du blé qui sort de la terre labourée, c'est une civilisation tout entière. »

Où, c'est une civilisation tout entière, ou pour mieux dire, une société régénérée qui naît comme par enchantement du retour à la noble profession de laboureur. Mais pour obtenir ce résultat sans blesser la liberté, il faut détruire les causes qui occasionnent cette émigration de nos campagnes ; il faut rendre le travail moins pénible, moins rebutant, moins monotone ; il faut mieux le rétribuer, et enfin substituer au morcellement actuel, source de tant de maux, les ressorts composés de l'honneur, de l'ambition ; il faut réhabiliter le travail, en un mot le rendre assez attrayant pour que chacun l'accomplisse avec joie, au lieu de le subir comme une des tristes corvées imposées à l'humanité.

La première de toutes les industries est l'agriculture ; c'est donc par elle que doit commencer toute organisation rationnelle. Autour d'elle les industries secondaires viennent se grouper, puis les professions qu'entraîne chacune de ces industries trouvent à leur tour une place. La commune ainsi établie représente l'atelier national, la force productrice de tout un peuple ; les ateliers particuliers n'en sont que les fractions actives, l'image en petit d'un grand tout.

Le problème ainsi posé, on aperçoit de suite la facilité des rapports, l'ordre se substituant au désordre, à l'anarchie de la société actuelle. Tous les travaux concourant au même but,

(1) *Revue sociale*, p. 54 et 55.

(2) M. de Lamartine.

FEUILLETON DE L'ÉCHO DE L'INDUSTRIE.

UNE ÉPITAPHE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

(HISTORIQUE.)

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite.)

ANDRÉ à JEANNETTE.

Rouen, ce 16^o 46^o.

Généreuse amie, sœur adorée !... Comment te remercier de ta pitié ! — Tu pardones à ma folie ; tu la comprends peut-être. Mieux que moi, tu as lu dans mon cœur surpris. Tu l'es dit que cette erreur de sentiment, c'était l'amour qui la causait. Que vrai dans l'exposé de mes sensations, je lisais mal en moi, parce que la pensée de manquer à mon engagement envers toi, n'aurait jamais pu traverser mon esprit.

Et tu me pardones ! — Crois-le bien, je n'eusse pas réclamé de toi ce que tu me proposes. — Oh ! redis-moi bien que ce ne sera pas malheur pour toi ! — Je mourrais maudit si j'étais capable d'attrister ta vie si longuement dévouée à ton frère. — Je renoncerais à tout.

Si tu resteras près de moi !... Oh ! mon Dieu, me serait-il possible de vivre sans ta tendresse, sans ta présence !

Où, sœur, nous serions deux à t'aimer désormais. Deux à te faire la vie douce et fortunée. — Tant de larmes autour de toi, ont glacé ton cœur !... quelques doux sourires maintenant, pour le réchauffer un peu de joie pour le faire revivre !...

De longues années de félicité passées entre deux femmes adorées !... O mon Dieu, merci ! J'ai tant désiré la mort... aujourd'hui laisse-moi vivre, mon Dieu ! Laisse-moi aimer ! Laisse-moi connaître les biens de cette terre, après en avoir épuisé toutes les amertumes.

Quelle vague terreur me saisit à l'aspect de cet avenir radieux qui ouvre à mon ignorance de la vie ! Je sens comme un poids qui m'accable ; comme une ivresse qui m'effraie. — Mes larmes coulent de crainte autant que de félicité. — Qu'est-ce donc ? — L'homme serait-il en effet, né pour la souffrance, pour l'abnégation de son moi mortel ? Blas-

phème... Quand j'embrasse de mon regard, les splendeurs de la terre, les merveilles des cieux, les magiques mystères de tous ces univers.... Ah ! mon âme sent bien profondément que toutes ces magnificences sortent ainsi des mains de l'Eternel, pour faire à l'homme, — sa créature privilégiée, — une brillante auréole de joie et de bonheur, ici comme là-haut !

Où, je serai heureux. — Oui, nous serons heureux, ma sœur !...

Oh ! je t'aime comme je ne t'aimai jamais, je crois ! — Je voudrais te presser sur mon cœur pour apaiser ces palpitations qui l'étouffent.... Bientôt je te verrai !

A toi,

ANDRÉ.

Après avoir lu cette lettre, la pauvre Jeannette leva au ciel ses yeux inondés de larmes. — Puis, rejetant sa tête dans ses deux mains, elle comprima sur ses lèvres ces mots qui s'en échappaient : *Pauvre insensée que je fus !*... — Non, jamais il ne m'aima d'amour ! — comme il me le dit, sans s'en douter !... — Pardon, mon Dieu !... Ce sera ma dernière plainte. —

ANDRÉ à ISABELLE.

Du château de *** 16^o.

Douce étoile de ma vie, que mes larmes m'ont si longtemps voilée sans doute ! Pur rayon d'amour que Dieu me tenait en réserve dans le trésor de sa bonté. O mon Isabelle !... ma blanche colombe des cieux, je t'ai quittée.

Mais bientôt réunis à jamais, nos cœurs ne se briseront plus à la séparation : — toujours serrés l'un contre l'autre, ils battront et s'éteindront ensemble. — N'est-ce pas, que la mort même ne saura les séparer ? N'est-ce pas, que toi si jeune, moi si vieux, nous monterons pourtant là-haut sans nous quitter la main, le même jour et à la même heure ? — Il le faut, Isabelle ! — Que deviendrait celui de la terre, si l'autre s'en allait seul dans les cieux !

Pourquoi ces pensées funèbres, me diras-tu, quand tout nous sourit dans l'avenir ? — Pourquoi ces pensées de mort, quand d'aujourd'hui seulement, je goûte et je comprends la vie ! — C'est que tu ne sais pas, ma bien-aimée, quelle mort incessante a été ma vie depuis 17 ans ! — Las enfin, j'en attendais le terme avec cette froide indifférence qui est la dernière limite de la douleur.

ayant des bénéfices proportionnés à leur importance, ren-contrant toutes les dispositions qui peuvent les encourager, s'accomplissent avec bonheur et enthousiasme. L'association crée des stimulants nouveaux, inconnus aujourd'hui. On ne voit plus 1000 bras là où 500 seulement seraient nécessaires. On ne voit plus un grand nombre de travailleurs affamés se disputant un labeur insuffisant en abaissant un salaire déjà si minime. Toutes les fonctions sont remplies raisonnablement ; l'enfant et le vieillard ne sont pas contraints à des travaux qui dépassent leurs forces ; — ils sont utilisés en raison directe de leurs moyens d'action ; — les vocations éclosent naturellement et non sous l'empire de la nécessité. Le peintre n'est point forcé pour vivre de se faire charron ; — le charbon ne sera pas horloger ; — l'homme délicat trouvera une profession paisible ; — celui dont la constitution réclame l'exercice de sa puissance musculaire, ne se verra pas condamné à s'étioler dans un bureau. — Mais une conséquence de ce nouveau classement des fonctions dans la commune associée, conséquence qui surprend singulièrement nos préjugés civilisés, c'est qu'il n'y aura plus de paresseux.

La démonstration de ce principe aura son développement dans notre prochain numéro.

ÉLECTIONS DU COLLÈGE DU NORD.

Nous avons lu avec plaisir la profession de foi de M. Dervieu, candidat au collège du Nord. Il serait temps enfin que les intérêts industriels de notre ville soient représentés par un homme spécial et bien capable d'éclairer les questions dont la solution est si importante pour l'avenir de notre fabrique. M. Dervieu est un négociant intelligent et instruit, plein de bonne volonté et de sympathie en faveur des travailleurs dont il connaît les souffrances. — Nous ne doutons pas que ses efforts tendent à améliorer la situation si funeste de nos ateliers. — Certes ce ne sera pas lui, nous l'espérons, qui niera la possibilité de l'organisation du travail. — Seulement nous aurions demandé à M. Dervieu d'être plus franchement socialiste, ou d'avoir un parti politique plus tranché. — Aujourd'hui que les distinctions sont faites, tout en conservant l'impartialité de son mandat, un candidat doit constater le besoin urgent de réformes sociales, et distinguer si la place qu'il veut occuper est à côté de ceux qui nient le mal pour n'avoir pas la peine de le guérir, ou de ceux qui, dans leur généreux élan, arborent hautement le drapeau du progrès humanitaire. Quoique nous ne doutions pas des bonnes intentions de M. Dervieu et que nous fassions des vœux sincères pour lui, nous aurions aimé trouver dans ses paroles une déclaration plus explicite de ces principes.

E. F.

Je t'ai vue... — et mon être s'est transformé. Les mystères de mes tristesses m'ont été expliqués. Dans les énivrantes palpitations de mon cœur, j'ai reconnu cette loi divine, hors laquelle tout est cadavre et déception : loi d'attrait si puissante qu'il faut s'y soumettre ou périr.

Et je t'ai aimée. — Aimée de toutes ces forces inconnues qui dormaient encore dans mon âme restée jeune et vierge dans mon vieux corps.

En effet, qu'avais-je connu de ce monde, que des douleurs sans nom ; que des larmes sans consolations !

Toi, comme une fée bienfaisante, comme un ange envoyé de Dieu vers ma misère, tu as soufflé sur tous mes souvenirs, et ton haleine a dissipé ces ténébreuses vapeurs. — La nature a pris un autre aspect, un soleil jusqu'alors inaperçu a inondé de sa chaude lumière toutes les mystérieuses beautés de cette terre. — Et tout cela me semblait créé pour toi seule, et je ne l'admire pas comme le magnifique cadre au milieu duquel toi seule resplendissais, éblouant tout le reste.

Mon Dieu, combien je t'aime ! j'en frissonne parfois d'une craintive félicité ! Je n'ose croire au bonheur qui m'attend.

C'est que mon amour tient de l'adoration. Je me sens le besoin de m'agenouiller devant ton auréole de vierge. — Ta main sur mon cœur suffirait peut-être aux aspirations de mon âme !

Encore quelques jours, je serai à toi, et tu seras mienne, Isabelle ! — Que Dieu me donne autant de force pour la joie qu'il m'en laissera pour le désespoir !... — Si j'allais mourir maintenant ! —

Ma douce sœur, dont je t'ai parlé, a compris qu'en rapportant des trésors de vie, le deuil devait en disparaître :

Tout est changé. Tout sourit autour de moi, de fraîcheur, de grâce, de coquetterie. — Je n'ai pas reconnu ma chambre à coucher.

Pauvre Jeannette, comme elle a la science de l'âme ! — Sa protection est celle d'une mère. — Son dévouement est sublime et touchant. Il m'aide à supporter sans trop d'accablement, notre triste séparation, Isabelle.

A bientôt, ma bien-aimée ! — Chaque jour nous compte 24 heures de moins !... — A bientôt, — pour ne les plus compter, ces délicieuses heures, quand le même timbre nous les sonnera !

ANDRÉ.

ISABELLE à ANDRÉ.

Rouen, ce 16.

Et moi aussi je suis triste de votre absence, mon noble fiancé ! Moi aussi je sens des larmes dans mes yeux pour remercier Dieu ! — Car,

